

# selon Victor Hugo



## Victor Hugo en quelques dates

**1802.** Le 26 février, naissance à Besançon de Victor Hugo, troisième fils de Léopold Hugo et Sophie Trébuchet.

**1822.** Publication du premier recueil, *Odes et poésies diverses*, et mariage avec Adèle Foucher.

**1827.** Publication de la première pièce de théâtre, *Cromwell*.

**1829.** Sortie du roman à thèse *Le dernier jour d'un condamné* où Victor Hugo montre l'ignominie de la peine capitale.

Il écrit la pièce de théâtre *Hernani* présentée l'année suivante à la Comédie-Française.

**1833.** Début de la liaison avec l'actrice Juliette Drouet avec qui il vivra près de 50 ans.

**1841.** Après plusieurs échecs, Victor Hugo est élu, puis reçu, à l'Académie française.

**1848.** Elu député de Paris, il plaide contre la peine de mort.

**1851.** Le 17 juillet, lors de son dernier discours à l'Assemblée, Hugo rebaptise Napoléon III « Napoléon le Petit ». Il tente d'organiser la résistance sans succès et doit fuir Paris pour Bruxelles.

**1852.** La publication à Bruxelles de *Napoléon le Petit* lui vaut d'être chassé de Belgique ; il se réfugie à Jersey – où il est de nouveau poussé vers la porte – puis Guernesey.

**1861.** Victor Hugo achève *Les misérables* à Waterloo.

**1862.** Sortie mondiale des *Misérables*. Les années qui suivent sont marquées par une production abondante : *William Shakespeare*, *Les travailleurs de la mer*, *L'homme qui rit*, etc.

**1870.** Retour triomphal en France au lendemain de la proclamation de la Troisième République, après dix-neuf ans d'exil. Retour à la politique.

**1874.** Publication de son dernier roman *Quatrevingt-Treize*.

**1885.** Mort de Victor Hugo le 22 mai. Dans son testament, il a indiqué : « Je donne cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je refuse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu. » Plus d'un million de personnes assistent à ses funérailles nationales. Il entre au Panthéon. P. MA

## Erik Orsenna « Hugo, c'est un grand frère qui vous prend par la main »

ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON

L'académicien français Erik Orsenna a accepté de parrainer la collection des œuvres de Victor Hugo. Il nous explique pourquoi.

**Pourquoi nous engagez-vous à (re)lire Hugo ?**

Parce que nous avons un trésor, et ce trésor, c'est Hugo. Mais on a un rapport paresseux avec ce trésor. On sait qu'il est là mais on se dit qu'on n'a pas besoin d'aller y voir. Et puis, quand on vous dit de le lire, par une sorte d'esprit de contradiction, vous dites « non » – et quand on vous le dit à l'école, c'est encore pire... Il faut forcer la porte du trésor. Moi, je vis avec Hugo comme je vis avec La Fontaine : je n'arrête pas de le lire. Hugo, c'est une planète, et la planète Hugo s'appelle « l'humanité ». C'est tous les êtres humains et au fond, tous les êtres vivants en même temps. Donc allez-y, essayez ! Mais essayez hors des sentiers battus ; parce que c'est un univers complet. Explorons les trésors qui nous sont offerts...

**En quoi Hugo est-il « un trésor » ?**

Hugo, c'est « le » trésor dans tous les domaines. Sa poésie n'est pas connue, hormis deux, trois choses sur *La légende des siècles*. Mais si vous la lisez, vous allez être bouleversés parce que c'est à la fois un géant et un frère. C'est ça qui est formidable avec les plus grands écrivains, les plus grands artistes : ils sont évidemment totalement inatteignables par leur taille et en même temps, ils nous parlent du plus profond d'eux-mêmes. Hugo, c'est un grand frère qui vous prend par la main. Pourquoi refuser cette main qu'il nous tend ? Mais Hugo, c'est aussi un œil, qui nous force à regarder ce qui l'embête. Ainsi, ses textes politiques sont exceptionnels. Notamment ce texte dans lequel il parle du sac du Palais d'été de Pékin (*Lettre au capitaine Butler*, 1861). Cet édifice était une sorte de dialogue exceptionnel du XVIII<sup>e</sup> siècle entre ce qu'il y avait de meilleur dans l'art chinois et de meilleur dans l'art européen, via les Jésuites. Et en 1860, les armées franco-britanniques ont dévasté ce palais,

ce trésor absolu, comme si on avait massacré Versailles – et Versailles n'est que français. Et Hugo a fait un texte incroyable, qui est encore lu et appris, souvent par cœur, par les petits élèves chinois... Il est partout, cet homme-là. Il est avec *Les travailleurs de la mer*, il est avec *Les Misérables*...

**C'est l'ouvrage que vous conseilleriez pour commencer à celui qui n'aurait jamais lu Hugo ?**

Pourquoi pas ? Moi, j'adore *L'homme qui rit*. Mais ça peut être aussi *Notre-Dame de Paris*. Vous pouvez commencer n'importe où. Vous plongez et vous vous dites : « Oh, je ne savais pas qu'il avait écrit ça, je ne savais pas qu'il me parlait ». Ainsi, quand sa fille meurt, il est bouleversant, ce géant... Ce géant est bouleversant dans toutes les dimensions de notre humanité : c'est ça le résumé de l'affaire. C'est comme Shakespeare, c'est comme Cervantès, c'est comme Diderot : tous ces gens qui sont des univers, qui sont des trésors et qui sont des compagnons qui nous aident à vivre, qui nous aident à comprendre, qui nous aident à être plus grands et plus divers que nous. On parle de la biodiversité, mais la biodiversité il faut la mettre dans notre vie nous-mêmes. On ne peut pas lutter contre ce désastre qui est l'effondrement de la biodiversité et ne pas en soi-même être « bio-divers ». C'est ça qui me frappe le plus : cette contradiction entre le géant et le grand frère. Hugo est fraternel. Il a la passion de la fraternité. Il n'y a pas besoin de Dieu pour ces gens-là, l'humanité suffit.



*Ce géant est bouleversant dans toutes les dimensions de notre humanité : c'est ça le résumé de l'affaire.*

*C'est comme Shakespeare, c'est comme Cervantès, c'est comme Diderot : tous ces gens qui sont des univers, qui sont des trésors et qui sont des compagnons qui nous aident à vivre, qui nous aident à comprendre, qui nous aident à être plus grands et plus divers que nous*



taillons.

D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France. »

**« Ouvrez-moi, je viens pour vous »**

Waterloo est aussi l'endroit où, en 1861, Victor Hugo termine les *Misérables*, son roman le plus fort, le plus emblématique, le plus universel. Dans la préface, il plante un décor qui n'a pas vieilli : « Tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus (...) tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. »

A son éditeur italien Daelli, Hugo écrit que « partout où l'homme ignore et désespère, partout où la femme se vend pour du pain, partout où l'enfant souffre faute d'un livre qui l'enseigne et d'un foyer qui le réchauffe, le livre *Les misérables* frappe à la porte et dit : Ouvrez-moi, je viens pour vous ».

Pour Victor Hugo, « la misère est le vêtement du genre humain ». En 1871, le déclenchement de la Commune de Paris prête une scène aussi spectaculaire que réelle à l'histoire romancée de Jean Valjean, de Cosette et de Javert. L'auteur prend fait et cause pour les Communards qu'il propose d'accueillir à Bruxelles où il est venu régler la succession de son fils Charles. Les autorités belges sont furibardes, l'affaire tourne à la polémique, fait des vagues dans la presse et au Parlement. Hugo est prié de quitter le pays. Le 1<sup>er</sup> juin 1871, il prend le train et se réfugie à Vianden au Luxembourg où il écrit *L'année terrible*, qui contient ses poèmes dédiés aux insurgés : *Les fusillés* et *À ceux qu'on foule aux pieds*.

L'œuvre de Hugo est immense. Par la production, par le talent, par l'extraordinaire empathie dont l'auteur fait preuve pour les damnés de son époque et pour

sa capacité visionnaire. Plus d'un siècle et demi après la sortie des *Misérables*, un être humain sur six reste confronté à la faim, les violences faites aux femmes sont dénoncées chaque jour, la moitié des pauvres de la planète sont des enfants.

**Damnés de la mer**

Damnés de la terre, mais aussi damnés de l'océan comme dans *Les travailleurs de la mer*, ce roman inspiré par le nouvel univers de celui qui durant ses dix-neuf années d'exil va regarder la France depuis les îles anglo-normandes. La mer devient, écrit l'essayiste Simon Leys, « une compagne, une inspiratrice, un objet de contemplation quotidienne, attentive et passionnée ». Elle est ce théâtre homérique où bouillonnent des éléments tout au service de dieu, obstinés dans leur volonté de ramener l'homme à sa piètre condition de mortel. Une brindille insignifiante dans le maelström du monde.

La peine, la misère, l'injustice... et pourtant, Hugo est un indécrottable optimiste. Ses critiques les plus acerbes lui reprochaient de ne pas penser tant il croyait dans le progrès et la capacité de l'homme à évoluer vers un meilleur. Le poète Leconte de Lisle le qualifia de « bête comme l'Himalaya ». Le temps a démontré que Victor Hugo avait raison sur bien des choses. Beaucoup de ses destructeurs sont tombés dans l'oubli.

Cette lucidité, cette prémonition, cette inclination à saisir l'homme dans son universalité accompagnent le lecteur tout au long de l'œuvre hugolienne.

« On ne choisit ni son origine, ni sa couleur de peau

Comme on rêve d'une vie de château quand on vit le ghetto

Naître l'étau autour du cou comme Cosette pour Hugo (...) Sortir d'en bas, rêver de déchirer ce tableau », chante Calogero et Passi dans *Face à la mer*.

Victor Hugo n'a pas fini d'inspirer.